

S. ARISTIDE D'ATHENES

Les témoignages sur Aristide, qui était un philosophe¹ athénien contemporain de l'empereur Hadrien, dépendent pour la majeure partie de ce qu'écrit de lui Eusèbe de Césarée dans son *Histoire ecclésiastique* – « Aristide, qui était un fidèle de notre religion, a laissé comme Quadratus, en faveur de la foi, une *Apologie*, qu'il avait adressée à Hadrien » (IV, 3, 3) – et dans sa *Chronique* : « Quadratus, disciple des apôtres, et Aristide, notre philosophe, remirent à Hadrien des ouvrages composés en faveur de la religion chrétienne » (Ad ann. 125). S. Jérôme s'en fait simplement l'écho dans son *De viris inlustribus* : « Aristide, un philosophe très éloquent et disciple du Christ sous son ancien habit, remit à Hadrien, en même temps que Quadratus, un volume contenant une justification de notre doctrine : c'est l'*Apologie en faveur de Chrétiens* » (20).

Avec celle de Quadratus, l'*Apologie* d'Aristide, qui date de 124 ou de 125 et relève du discours fictif ou de la lettre ouverte², est la plus ancienne apologie dont nous ayons conservé le souvenir. Elle fut retrouvée intégralement au XIX^e s. en Égypte au monastère Sainte-Catherine du Mont Sinaï dans une version syriaque. C'est alors que l'on se rendit compte que la version grecque, qui en diffère quelque peu, était connue depuis longtemps, puisqu'elle avait été intégrée dans un roman pieux conservé sous le nom de S. Jean Damascène, *Le roman de Barlaam et Joasaph*. Aujourd'hui, le texte de l'*Apologie* est connu dans cinq versions différentes : tradition papyrologique, version syriaque, version grecque, version géorgienne (partielle), version arménienne (fragmentaire).

Doctrines de l'*Apologie*

Pour montrer l'existence de Dieu, Aristide recourt tout d'abord à l'argument – classique – de « l'ordonnance du monde », l'argument cosmologique, tout en soulignant l'incompréhensibilité en sa nature et en ses œuvres « de celui qui est le moteur du tout » (I, 1) et « qui fit tout pour l'homme » (I, 2 ; V, 1 : « Les eaux furent créées pour la nécessité des hommes » ; V, 2 : « C'est pour le besoin des humains que [le feu] a été créé » ; V, 3 : « c'est pour l'homme que [les vents] furent créés »). Ces constatations appellent d'une part la révérence envers Dieu et d'autre part le respect de tout homme.

De Dieu, autant que la raison peut en parler (cf. II, 1), on peut néanmoins dire qu'il est « inengendré, incréé, d'une nature constante sans commencement ni fin, immortel, parfait et insaisissable [...] qu'il n'est en lui aucune déficience et qu'il n'a besoin de rien, tandis que l'univers a besoin de lui » (I, 2) ; il est aussi incorporel, donc asexué, contenant tout en Lui, tout-puissant, sans passion, « tout entier sagesse et intelligence (I, 2), « incorruptible, immuable et invisible, mais il voit, tourne et change tout » (IV, 1), « un en sa nature » (XIII, 3), « créateur du ciel et de la terre, en qui tout est et par qui tout est » (XV, 1).

L'anthropologie d'Aristide : « L'homme est composé de quatre éléments [eau, terre, air, feu], d'une âme et d'un esprit » (VII, 1). Il est un microcosme limité par un commencement et une fin parce qu'il est « engendré et corruptible » (VII, 1). Loin d'être immuable comme Dieu, il subit des passions en son âme comme la tristesse et la colère. Et Aristide d'ajouter, non sans un certain pessimisme, que cet homme « est plus corrompu de vices que les éléments et même que les bêtes » (VII, 1).

Des hommes, certains « détiennent une part » de vérité sur Dieu, tandis que d'autres « se fourvoient loin d'elle » (II, 1). Pour Aristide, il existe « quatre races d'hommes en ce monde : les Barbares [les Chaldéens ?] et les Grecs, les Juifs et les Chrétiens » (II, 2), mais dans son développement (selon la version syriaque), il fait intervenir un cinquième groupe, celui des Égyptiens. Chacun de ces groupes

¹Sa profession de « philosophe » « peut s'entendre soit au sens étroit, comme disciple d'une secte philosophique ou même maître d'une école d'enseignement supérieur, soit au sens large, pour désigner ce qu'on appelle aujourd'hui un intellectuel ou un maître à penser, c'est-à-dire une homme voué à la réflexion et à la culture » (SC 470, p. 29).

²Cf. SC 470, p. 32-43.

fait remonter sa religion à une ou plusieurs personnes – « les juifs imputent l'origine de leur race à Abraham » (II, 3) ; « quant aux chrétiens, ils imputent le début de leur religion à Jésus Christ » (II, 4) – et se distingue par un type de culte : astrolâtrie, polythéisme anthropomorphique, zoolâtrie, phytolâtrie, ou monothéisme.

Les Barbares

Les barbares sont des idolâtres, donc « dans une grande erreur » : « Parce qu'ils n'ont pas saisi Dieu, ils se sont fourvoyés dans les éléments. Ils se sont mis à servir les créatures au lieu de leur créateur » (III, 1 ; cf. aussi VII, 2). Leurs philosophes³ n'ont pas fait mieux : « [leurs] sages n'ont pas compris que les éléments eux-mêmes sont corruptibles et altérables » (III, 2) tels la terre (IV), les eaux (V, 1), le feu (V, 2), le vent (V, 3), le soleil, la lune et les étoiles (VI), et que les ancêtres non plus ne sont pas des dieux (VII).

Les Grecs

Du point de vue religieux, les Grecs ne valent pas mieux que les Barbares, et même « parce qu'ils plus sages que les Barbares, [ils] se sont plus trompés que les Barbares, car ils introduits de multiples dieux fabriqués » (VIII, 1 ; cf. aussi XIII, 1) dont le comportement moral tel qu'il est « imaginé » (XI, 7) et raconté est des plus abjectes et induit une conduite similaire chez les hommes. En effet, « les humains en ont pris prétexte pour commettre l'adultère, se prostituer, enlever et commettre tout ce qui est mal, haïssable et abominable » (VIII, 2 ; cf. aussi IX, 3).

Les Égyptiens

Envers les Égyptiens, Aristide est particulièrement incisif : « Parce qu'ils sont les plus mauvais et les plus sots que tous les peuples de la terre, ils se sont fourvoyés plus que quiconque », notamment en rendant un culte à des divinités « de nature animale » et végétale (XII, 1 ; cf. aussi XII, 4 ; XIII, 1).

Les Juifs

Les Juifs « sont plus proches de la vérité que tous les peuples, puisqu'ils préfèrent adorer Dieu plutôt que ses œuvres » (XIV, 1). De même, selon la moralité, ils sont au-dessus des autres parce qu'ils « imitent Dieu au moyen de cette philanthropie qui est la leur, pratiquant la miséricorde envers les pauvres, rachetant les captifs, ensevelissant les morts, et accomplissant d'autres [œuvres] du même genre agréées de Dieu et belles aussi pour les hommes » (XIV, 3). Mais, selon Aristide, ils n'ont pas persévéré dans « la connaissance exacte » et en sont venus à rendre un culte « aux anges et non à Dieu » (XIV, 4).

Les Chrétiens

Les Chrétiens, eux, « ont trouvé la vérité » ; « ils se sont approchés de la vérité et de la connaissance exacte plus que le reste des peuples. Ils connaissent Dieu, et ils croient en lui, le créateur du ciel et de la terre » (XV, 3 ; cf. aussi XVI, 1). Les commandements divins sont inscrits dans leur conscience et ils les « observent dans l'espérance et l'attente du monde à venir » (XV, 3), en se gardant de tout mal, en ayant les soucis des faibles, en aimant leurs ennemis, et en appelant « frères » (XV, 5) esclaves, servantes et enfants devenus croyants. Bref, « ils n'adorent pas de dieux étrangers, et ils se conduisent en toute humilité et douceur » (XV, 6), gardant « les commandements de leur Christ » (XV, 8). Quant à la mort, elle ne les effraie pas, bien au contraire, « si un juste d'entre eux quitte le monde, ils se

³« Les “philosophes” ou les “sages” dont il est question ici sont vraisemblablement les prêtres de la religion traditionnelle chaldéenne, dont la science astronomique s'apparente en effet à une sagesse », SC 470, p. 332.

réjouissent, rendent grâce à Dieu, et accompagnent sa dépouille lorsqu'il part de cette contrée vers l'autre » (XV, 9) ; il en va de même s'il s'agit de la mort d'un enfant et « ils louent Dieu grandement de ce qu'il a quitté le monde sans péché » (XV, 9). La louange, la glorification de Dieu, l'action de grâce, la prière de demande ont une grande place dans leur vie : « Ils louent et glorifient Dieu pour ses grâces envers eux. Ils rendent grâce pour leur nourriture et leur boisson (XV, 8) ; « ils lui adressent comme demandes ce qu'il lui convient de donner et à eux de recevoir » (XVI, 1). Leur justice vise la vraie gloire, celle de la vision bienheureuse et éternelle : « Ils s'efforcent de devenir justes car ils attendent de voir leur Christ et d'en recevoir en grande gloire ce qui leur a été promis » (XVI, 2), tout en sachant qu'ils « seront rétribués dans l'autre monde chacun selon son œuvre propre » (XVI, 3).

Finalement, Aristide n'hésite pas à clamer que « la terre ne tient que grâce à l'intercession des chrétiens » (XVI, 6) dont la race est vraiment bienheureuse « plus que tous les humains qui sont sur la face de la terre » (XVII, 2), et dont la « doctrine est la porte de la lumière » (XVII, 3).

Jésus Christ est « Fils du Dieu Très-Haut », Dieu descendu du ciel et ayant pris chair d'une vierge, comme l'enseigne « l'Évangile » (II, 4). Et Aristide de décliner une sorte de *Credo* :

Ce Jésus naquit de la tribu des Hébreux. Puis il eut douze disciples, en sorte que s'accomplisse quelque sienne économie. C'est lui qui fut transpercé par les juifs, mourut et fut enseveli ; et l'on dit qu'après trois jours il ressuscita et monta aux cieux. II, 4